



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Deux lettres de 1940 écrites par Jean D'Escrienne

Extraites de l'ouvrage "De Gaulle de Loin et de près" (Plon 1978)

---

### LETTRES ET PROPOS DE LA NUIT

---

#### Lettre à Georges — 28 juillet 1940.

J'avais su que vous étiez partis, ta famille et toi, en exode dans le Sud-Ouest quelques jours avant l'arrivée des Allemands. Je viens d'apprendre que vous voilà de retour à Nevers et ne veux pas tarder davantage pour reprendre contact, par lettre, en espérant que nous nous retrouverons bientôt et pourrions commenter de vive voix la triste actualité. Quelle tristesse, en effet, mon vieux Georges, et quel épouvantable réveil à la réalité pour nous qui n'avions jamais douté de la victoire, de notre victoire !... Bien des années passeront, sans doute, avant qu'on arrive à savoir pourquoi et comment nous nous sommes trompés et avons été trompés de la sorte. Il est évident que cette guerre a été mal préparée, par des incapables et, sans doute, avons-nous même été trahis par ceux en qui nous avons mis notre confiance et nos espoirs !

Je devine un peu ce qu'a dû être en ces jours de panique cette déroute de juin dernier, ces lamentables colonnes de réfugiés, poursuivies et parfois rattrapées par des éléments légers de reconnaissance et peut-être survolées et harcelées par les avions ennemis...

Le 16 juin, un dimanche, ici même à Millay, sur la route d'Autun, comme sur la bretelle qui traverse le village, on a vu un flot ininterrompu de voitures de toutes sortes, de vélos, de motos, de charrettes, de poussettes d'enfants, de piétons, encombrés de bagages les plus hétéroclites qui ont défilé sous le soleil ardent, et dans la tristesse, l'accablement de ceux qui fuient devant le danger mais ne savent pas où ils vont, où ils dormiront, ce qu'ils deviendront, s'ils survivront...

Ce 16 juin, je me suis présenté à la gendarmerie de Luzy, où régnait une incroyable panique et j'ai dit aux gendarmes que, étant en âge de porter les armes, je voulais m'engager et me battre.

Le brigadier, absolument débordé, m'a regardé avec étonnement et tristesse et m'a dit qu'il était sans doute trop tard, parce que les Allemands allaient arriver...

De retour chez moi, j'ai réussi à convaincre ma mère que je ferais mieux, moi aussi, de ne pas rester là... Avec quelques voisins, redoutant d'être inquiétés par l'ennemi, nous avons décidé dans la soirée de partir nous aussi sur les routes du Sud, à bord d'une vieille Citroën C4 appartenant à l'un de nous, dès la matinée du lendemain. En fait, nous ne sommes pas partis parce que, le lendemain très tôt, arrivaient à la maison mes cousins du Doubs, à bord de deux voitures, dans lesquelles ils avaient entassé tout ce qu'ils avaient pu. Mon cousin Henri nous démontra qu'il était inutile de partir sans but et que d'ailleurs, les hostilités allaient s'achever d'un moment à l'autre.

Ce 17 juin, en effet, ce fut la demande d'armistice...

J'ai vécu les deux jours qui ont suivi dans un état affreux, plongé tour à tour dans l'inconscience, le désespoir, la honte, la colère ... Comme toi, j'ai entendu le vieux Pétain nous annoncer l'armistice en voulant nous faire croire que c'était « dans l'honneur », et, somme toute, que ce qui nous arrivait pourrait être une bonne chose ! Quelle tristesse encore, pour un chef couvert de gloire, d'en arriver là ! Est-il gâteux ?... ou quoi ?

Cependant, plusieurs jours après ces événements, nous n'avions pas encore vu de troupes ennemies dans la région, un peu à l'écart, il est vrai. Il en passait, m'avait-on dit, sur la route d'Autun ainsi qu'à Luzy, allant vers Château-Chinon. Un soir, je me suis dit qu'il fallait tout de même regarder les choses en face, qu'il était lâche, en définitive, de fuir la réalité : alors, par une belle fin d'après-midi, j'ai pris le petit chemin de terre, bordé de haies épaisses, qui va de chez moi à la route de Château-Chinon, aboutit à un calvaire lieu-dit « la Croix du Marché ». De là, on domine d'une cinquantaine de mètres à peine la départementale qui débouche d'une crête pour serpenter ensuite le long, de la vallée. Assis au pied de la grande croix de bois peinte en blanc, j'ai entendu, au bout de quelques minutes, des bruits de véhicules venant de la direction de Luzy et c'est là que j'ai vu arriver, passer les premiers militaires allemands : side-cars, une demi-douzaine de motos, deux ou trois voitures. Des camions sans doute suivaient, mais je ne suis pas



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Deux lettres de 1940 écrites par Jean D'Escricenne

Extraites de l'ouvrage "De Gaulle de Loin et de près" (Plon 1978)

resté... Pour la première fois, cela me suffisait ! En vérité, ces quelques éléments m'ont paru avoir fière allure et être parfaitement équipés... Ah mon pauvre vieux, ce n'est sans doute pas pour demain, mais en regagnant Lavault<sup>1</sup>, d'un pas rapide, les poings serrés et les larmes aux yeux, je me suis juré qu'un jour, ils rentreraient chez eux, plus vite et moins fiers qu'aujourd'hui, et que je les y aiderais de mon mieux. Ils ne vont tout de même pas, impunément et indéfiniment, séjourner chez nous comme chez eux. Ils nous ont envahis, pas conquis ! Il faut te dire, Georges, qu'en dépit de tout, j'y crois encore, moi, à la défaite allemande, à notre victoire finale... C'est peut-être insensé, idiot, je le sais bien ! Autant te le dire tout de suite : ma mère et moi avons entendu, à la radio de Londres, le général de Gaulle. Il a raison. C'est lui, la France, pas Pétain. Nous en sommes sûrs. Comme je voudrais, mon vieux, que tu me répondes que, toi aussi, tu penses comme ça, que chez toi aussi, on partage ce sentiment. Tu ne te doutes pas à quel point j'ai pu être déçu jusqu'ici par de bons amis auxquels je croyais, par des gens que j'estimais « supérieurs » ! Ils n'ont que Pétain à la bouche, ne jurent que par lui, s'imaginent qu'une défaite, parce qu'elle est signée par Weygand (« bras droit de Foch » disent-ils) et bénie par Pétain sera, pour la France, aussi bénéfique qu'une victoire ! Ils disent aussi que ce qui nous est arrivé est bien fait pour nous, que nous ne l'avons pas volé et ajoutent que Dieu est bien bon de nous avoir envoyé Pétain, puisque, grâce à lui, tout va pouvoir être sauvé. Conséquence logique de cette opinion, bien sûr, le général de Gaulle pour eux est un traître ; c'est aussi un déserteur, puisqu'il est parti à l'étranger, et il est évidemment, pour finir, vendu aux Anglais. Ceux qui l'ont suivi en Angleterre et ceux qui sont pour lui, en France, sont aussi des traîtres, ou des illuminés. Tout ce « joli monde » sera justement châtié un jour, quand Hitler aura battu les Anglais et gagné la guerre ! Voilà ce que nous avons, ma mère et moi, entendu et entendons souvent depuis l'armistice ; cela ajoute quelques maillons de plus à la chaîne de nos épreuves !... C'est pourquoi j'espère tant que tes parents et toi ne jurez pas que par Pétain et ne considérez pas de Gaulle comme un traître !... Tranquillise-moi vite à ce sujet afin que nous reprenions un dialogue plus détendu, comme il en existe entre ceux qu'animent un même idéal, une même espérance et une même volonté. Si ta réponse me confirme ce que je pense, il faudra que nous nous rencontrions sans tarder pour voir comment nous conduire, ce qui peut être fait, tenté pour en rallier d'autres à notre cause... Il ne faut pas se laisser avoir, pas se laisser faire... A notre âge, nous ne pouvons pas rester passifs, inactifs quand l'avenir de la France, et le nôtre sont en jeu, et, en partie, entre nos mains ! J'ai déjà écrit dans ce sens à d'autres que toi. Les rares réponses que j'ai reçues m'ont ont bien déçu... Mais toi ? J'attends avec impatience...

---

<sup>1</sup> C'est le hameau où se trouve ma vieille maison.



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Deux lettres de 1940 écrites par Jean D'Escricenne

Extraites de l'ouvrage "De Gaulle de Loin et de près" (Plon 1978)

### Lettre à Georges — 16 août 1940 (extraits).

Comme si le calice n'avait pas été bu jusqu'à la lie avec les déclarations du vieux Pétain sur l'armistice dans l'honneur, la loyauté entre soldats, et autres balivernes, avec l'écrasement de nos armées et la déroute de tant d'âmes, avec le spectacle d'une armée ennemie fière, disciplinée, sûre d'elle-même, submergeant nos villes et nos campagnes, voici encore, mon pauvre ami, qu'il a fallu les voir ici, où ils se sont installés, et viennent de passer une semaine !

T'avouerai-je que ces quelques jours d'occupation effective à mon domicile même, m'ont, plus que jamais, convaincu que ces gars-là allaient pour le moment tout tenter pour nous amadouer, nous séduire par leur tenue, leur « Korrection » et parfois leur sourire... J'ai une peur réelle que bien des Français ne succombent à leurs avances, pensant en outre qu'il peut être avantageux d'être avec les plus forts, qui sont en effet les Allemands, pour l'instant. Il faut absolument, quand on a conscience du danger qu'il y a là, réagir et, non seulement ne pas nous y laisser prendre en ce qui nous concerne, mais encore tâcher d'éclairer au maximum ceux qui ne pensent qu'à admirer nos vainqueurs et sont bien près de les servir... Le danger est bien là : que les Français en arrivent à se dire qu'après tout on leur a menti et que les Allemands ne sont pas si mal et Hitler un vainqueur très acceptable, avec qui il faut faire le maximum pour s'entendre ! Cela peut paraître aberrant, mais je redoute le processus qui me semble déjà engagé. Pétain et tous les capitulards de Vichy ne parlent que de soumission, les « bons bourgeois » trouvent nos visiteurs très « Korrects », les commerçants sont ravis de liquider avantageusement tous leurs invendus, dont ils n'arrivaient pas à se défaire depuis des années.

Pour peu que les Allemands conservent cette attitude trompeuse, et fassent une propagande astucieuse, pour peu que Hitler ait le réflexe de faire en temps voulu un geste en faveur de la France, comme par exemple renvoyer nos prisonniers ou une partie de ceux-ci chez eux... tu verras alors presque tous les Français passer dans le camp des ennemis de la France ! C'est bien pourquoi j'espère de tout cœur que les Allemands vont se montrer bientôt sous leur véritable aspect et que Hitler ne fera pas ce geste spectaculaire qui ferait basculer l'opinion en général en sa faveur. Quel déshonneur pour la France, de rallier ses ennemis et de renier ses alliés d'hier, et quel mauvais calcul, sans doute, de miser dès aujourd'hui sur la victoire de Hitler, considérée comme certaine.

Ce qui me navre, vois-tu, c'est de sentir combien on est impuissant à empêcher l'opinion de nos concitoyens de se laisser corrompre et dévoyer de la sorte ! Mettons tout de même en garde le maximum de gens, encore sensés. Eclairons tous ceux qui ne sont pas irrémédiablement aveuglés !...

P.S. — Je reprends cette lettre d'hier avant de te l'expédier pour te raconter une scène désolante à laquelle j'ai assisté il y a deux heures : j'étais allé ce matin, peu avant midi, rendre un livre qui m'avait été prêté, chez des gens très « comme il faut », à quelques kilomètres d'ici. Ils ont encore des « militaires » de passage et hébergent un lieutenant qui prend ses repas chez eux. Tandis que nous échangeons quelques mots dans le vestibule, l'officier est descendu de sa chambre et passé près de nous, se dirigeant vers la salle à manger. Le maître de maison s'est précipité, s'est incliné plus bas que terre, confondu en courbettes, et avec un charmant sourire a dit : « Bonjour, mon Lieutenant, j'espère que vous avez passé une bonne nuit et ne manquez de rien ! Quel beau temps, n'est-ce pas ! ... Bon appétit, mon Lieutenant ! et bonne journée !... » Je n'en croyais pas mes oreilles ! Tu te rends compte, la veulerie, la platitude des gens ! L'attitude n'aurait guère été différente s'il s'était agi de la visite d'un parent un peu éloigné, ou de quelqu'un à qui on aurait souhaité faire oublier qu'on l'avait plus ou moins négligé un certain temps, ou encore d'une personne étrangère, inconnue ou à peu près, mais qu'un bon ami commun vous aurait demandé de bien traiter !... J'ai eu l'air tellement étonné qu'on a jugé bon de m'expliquer que cet officier était vraiment d'une gentillesse parfaite avec tout le monde, donnait des friandises aux enfants, était réellement d'une « Korrection » exemplaire (« aussi correct que les plus corrects des officiers de l'armée française » a-t-on précisé). Je suis rentré chez moi dégoûté, éœuré... Tu vois, mes craintes se justifient : après leur victoire



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Deux lettres de 1940 écrites par Jean D'Escricenne

Extraites de l'ouvrage "De Gaulle de Loin et de près" (Plon 1978)

militaire, matérielle, ces gens-là risquent encore de conquérir des âmes, si nous n'y prenons garde. Nous sommes vraiment sur une pente dangereuse... et glissante ! Mais que faire ? Que dire ! Quelle attitude adopter lorsqu'on voit, comme je l'ai vu aussi, la mère de l'abbé X... tué au nord de Paris en juin, souhaiter que les Allemands qui viennent de lui tuer son fils unique débarquent le plus tôt possible en Angleterre et gagnent la guerre ! Oui, tu as bien lu, mon pauvre vieux Georges, et crois-moi, je ne l'ai pas rêvé : c'est elle-même qui m'a dit cela, cette femme, cette mère française, quinze jours à peine après avoir appris officiellement la mort de son fils au combat, contre les Allemands

Oui, elle souhaite la victoire de ceux-ci !

Si tu sais, toi, ce qu'il faut penser, ce qu'il faut dire, ce qu'il faut faire, je t'en prie, dis-le-moi vite... Ce qui est sûr c'est qu'on ne peut pas, en présence de tels faits, ne rien penser, ne rien dire, ne rien faire !